

C'est parce qu'habiter, c'est aussi dire et raconter le territoire en donnant du sens aux choses qui nous entourent, que l'association Basta a organisé un atelier d'écriture dont vous pourrez lire certains textes au cours de votre balade.

Ici, la langue sert à élucider son rapport avec les espaces où nous vivons, à protester contre ce qui menace ces lieux, à exprimer ses sentiments, et à interroger, peut-être, ceux qui décident pour tous. Ici, la langue sert à écrire et à partager, à donner, pour chacun, le propre de sa voix.

Les lieux où nous vivons traversent nos visages et nos voix. Ils disent nos présences, ce qui nous touche et nous visite, au revers des mots le fragile et le doux, tout l'espace qui se creuse pour qu'entre soi et l'autre, entre soi et le monde, se nouent les nœuds de nos chants.

Chant de la nuit qui sourd de murmures et d'odeurs.

Chant du jour au midi de sa joie.

Chant de tout ce qui vit, qui respire.

Ce qui meurt avec eux, ce n'est pas simplement la forme des paysages, quelques arbres, quelques herbes, l'horizon alentour.

Ce qui meurt avec eux, c'est la terre mise à nue, engoudronnée de bruit, empalée de vitesse, de temps en déshérence. Et la terre mise à nu, que pourra t-elle encore donner d'elle-même, sinon sa blessure et sa soif ?

Ce qui meurt avec eux, c'est en nos propres chairs, l'ami du fond des âges, le souffle qui grandit, la peau au monde qui s'accorde.

Et la joie du regard en appel de force.

Ce qui meurt avec eux, c'est la couleur de nos vies : mémoires enfouies, l'élan du quotidien, l'abri du corps et du regard, en soi l'accueil et le refus, ce qui cherche et écoute. La vie commune.

Tout ce qui nous habite.

Il est en friche, semble mort
Sous les adventices, traces de culture humaine
Sous les griffes de la fourche, bienheureuses carottes goûtues
et tordues

La butte de Suège

Je ne pouvais pas ne pas les y embarquer. Mes deux alpinistes bretons avaient débarqués sur un coup de tête avec pour projet le grand air, des randonnées, des vacances sportives. Nous voilà donc partis sur ce sommet d'enfance. Je les ai baladés. Bien sûr je me devais de leur en mettre plein la vue. De la pente, des caillasses, la chaleur, les éboulis, un aven, des vautours, des sentiers de « fèdes » abandonnées. Ça transpire, ça râle, les jambes flageolent. Et à l'arrivée, la vue. Immense. Ici le Mont Aigoual, là Montpellier le Vieux, ici « la pouncho ». Et plus bas, sur le plateau, quelques toitures, notre point de départ.

Ils étaient éberlués. Mon objectif était atteint. Et il reste encore à redescendre par l'autre côté, passer par les anciennes caves à vin puis longer la falaise par-dessous entre les ronces et les ravins de terre noire. On en reparlera longtemps.

Les champs vallonnés, tels des arcs en ciel, surplombent le potager... Est-ce le matin, est-ce le soir, le temps n'a pas d'heure au pays des semis. Des volutes parfumées s'échappent du toit d'en face, accompagnent mes rêveries, s'envolent bien au-delà des villages.

N'avez-vous jamais remarqué, plus les mains s'enfoncent dans la terre nourricière, plus l'esprit convole avec les nuages. Plus rectilignes seront les sillons, plus sinueux les chemins de la pensée. Plus lumineuses les collines, plus sombre l'artistique branchage des fruitiers ombrageux.

Comment inscrire la pérennité d'un tel équilibre de la nature et de la vie, dans un monde qui compte son temps en kilomètre de bitume ?

Quels mots sauront révéler l'effrayante erreur d'un tracé destructeur ?

Nantes, le 18 novembre 2009

A l'attention de : M. le Conseiller Général.

M. le Conseiller Général,

A l'occasion de la séance du 15 septembre courant de la commission Infrastructures, vous aviez évoqué la possibilité d'infléchir plus au nord le projet de fuseau B. Le directeur de la Voirie a conséquemment donné pour mission à notre cabinet l'étude de faisabilité d'un tel infléchissement, dans le cadre du Plan d'Aménagement et de Développement Durable départemental.

Nous nous sommes donc rendus sur le terrain et avons constaté les faits suivants :

- (i) La zone concernée n'est que très peu urbanisée.
- (ii) Les Zones Naturelles ne sont pas plus présentes qu'ailleurs dans le périmètre, l'infléchissement proposé n'empiéterait que d'un hectare supplémentaire environ sur la ZNIEFF de type 2 mentionnée dans le PADD
- (iii) La seule habitation impactée est occupée par un exploitant agricole qui n'est, à notre connaissance, rattaché à aucun syndicat.
- (iv) Cet exploitant, marginal, n'élève que quelques volailles (aucune labellisation à ce jour) et deux chèvres dont l'âge, après estimation, dissuade de leur demander du lait.
- (v) Sa voiture est sale.

En conséquence, notre rapport (dont l'intégralité est annexée à ce présent courrier) conclut à la complète faisabilité de votre fuseau, que nous proposons de baptiser Fuseau Bbis. A noter toutefois, dans le voisinage, d'un terrain d'aviation pour ULM : il faudra veiller à alerter la Direction Générale de l'Aviation Civile, qui diligentera enquête et proposera aux pilotes un déroutage temporaire (avant installation permanente) vers le futur aéroport HQE de Notre-Dame des Landes.

Veillez agréer, M. le Conseiller Général, l'expression de nos sentiments servilement dévoués.

Dimanche. Arpenter encore et toujours les mêmes lieux, les mêmes sentiers, les mêmes chemins... Ici ou là des pêcheurs abîment leurs lignes sur les nénuphars impassibles ; des chiens s'ébrouent et éclaboussent des passants distraits ; des familles digèrent leur repas dominical.

Arpenter encore et toujours les mêmes lieux, les mêmes sentiers, les mêmes chemins... Explorer les variations infinies du fil des saisons. Voyage immobile où le regard s'abîme.

Arpenter encore et toujours les mêmes lieux, les mêmes sentiers, les mêmes chemins...

Le mug de café au lait fumant sur la table. Un rayon de soleil éclaire les cheveux de Jeanne pendue à la fenêtre. Elle observe une mésange bleue venue picorer sur la terrasse.

Dans la terre mouillée du matin les poireaux s'arrachent facilement. Luc laboure son champ de l'autre côté de la haie, et le busard cendré fait des ronds devant les nuages.

Symphonie n°5 de Beethoven

C'est parti, le chef nous donne l'élan, nous sommes tous à fond dedans, le cœur frappe fort, impossible de s'échapper.

Le 1^{er} mouvement connu de tous (voire un tube) explose. Nous avons dû travailler la forme pour surprendre l'auditeur. Je suis accroché à ma partition que je partage avec Anneline, déjà le bas de page puis je remonte pour un 2eme passage de ce mouvement. C'est aussi une 2eme chance de mieux accomplir ce qui nous est demandé. Les notes défilent le visuel prime sur l'écoute de l'ensemble malheureusement. Mais c'est du bonheur, arrive le haut de page de droite, je commence à me livrer, voir et entendre.

Le 2ème mouvement c'est nous les violoncelles deux lignes seuls, aucune erreur possible.

Le 3eme mouvement celui que je préfère que j'ai travaillé des heures.

Le fameux passage do si do ré sol la si si do ré mi fa sol, les contrebasses nous suivent, nous poursuivent, c'est une course ce passage, du bonheur encore.

Le 4eme mouvement c'est la grandeur ; l'évasion, la finale qui n'en finit pas, j'aurais écrit la même chose à sa place, ne pas finir, mais finir avec subtilité.

L'œuvre est éprouvante, c'est l'épuisement et pourtant je suis prêt à la rejouer encore et encore.

Noms de lieux

L'Etriche : De bocages touffus en hautes écuries – morgue du petit paysan enrichi.

Les Mottais : Ciel immense surplombant ces vastes champs retournés, mais le sillon au ciel de l'avion lui répond.

Gué Géraud : Rives grasses festonnées de roseaux de sucre glace en ce matin d'hiver.

Le Chalonge : Peau où courent tant de rides sous un châte noir d'éternelle veuve – taches de vieillesse répondant au minois constellé du matou.

La Chaussée : Tracteur à ruban et batteuse récemment débarqués d'un lointain atelier – la moisson sera bonne et les filles désœuvrées contemplant le prodige.

Sorbais : Détour où ronces et ajoncs retiennent ton pantalon alors que la pourpre framboisine, inaccessible et infaillible, pend dans ce cénacle couronné d'épines.

Le Pré Sion, étrange masculin tendu, martelé, fort, acharné, fumée blanche et sifflante qui s'échappe de la cocotte, rouge cramoisi sur les joues de l'ouvrier, et pourtant, frais enclos, vert clair, vert tendre, pâquerettes et pissenlits.

Bouguyou : prémices de langage, balbutiement, onomatopée, cri sauvage et guerrier ou simple insulte patoisane ?

Les Hauts Mortiers, Les Bas Mortiers, les hauts fourneaux les bas morceaux. Mortier, béton, ciment obus guerrier.

Mortier mortifère. Il y a des haut il y a débat. Oui bien sûr.

Châtillons : Châtelain chatouilleux, prétentieux sans doute même. Avec son portillons, son parquillon, ses tourillons, ses boisillons, son allée de deux magnifiques tilleuls trop fraîchement plantés pour promettre de devenir centenaire.

Le Lintin : son de cloche cristallin.

Territoire maillé, territoire filtré;
Territoire sanglé de routes, d'axes, de voies, de plots, de bornes, de barbelés...
Le territoire est mort, dépecé en morceau de 3 cm sur 3 cm.
La campagne est cadastré, sans surprise.
De quel interstice jaillira un sourire ?
De quelles cartes jailliront les herbes folles.
De quelle rencontre jaillira une « *terra incognita* » ?

Elle s'impose là, la forêt de la Groulaie, telle un pendentif vert émeraude accrochée à la rivière de diamants bleus étincelants depuis Blain jusqu'à Bout de Bois.

Elle se pose là, la forêt de la Groulaie, comme dans l'échancrure d'un corsage dessiné par la D132 et la D42, qui permettent aux la chevallois et aux blinois de se rejoindre à l'Arche du Fouan.

Si vous glissez sur les boutons du corsage, la D42 vous emmènera au Bois du Vivier...

La belle a des poumons avantageux, si renversant que son cœur en a chaviré à sa droite !

Blain, striée de rues blanches, noircie de bâtiments entassés, irriguée de veines rouges sang...

Fièrè de sa toile d'araignée solidement tendue pour piéger les voyageurs, la vorace n'a de cesse que d'élargir son piège, et ferait bien battre au contour de son magnifique poumon vert ornemental une vilaine et grosse artère sombre, saillante, défigurante, enlaidissant comme d'une cicatrice indélébile son si joli buste.

Vieille peinture craquelée sur un pan de mur borgne. En suivant ces fissures qui se coupent et s'écartent, tu chercheras en vain la couleur originelle du mur. Parfois disposé en rides parallèles, puis obliquant subitement; adoptant un instant la forme courbe pour repartir brutalement en ligne droite, ces larges crevasses rouge orangées se déploient en une véritable toile d'araignée de filins noirs et gris, qui remplit presque entièrement le mur. Des traces de chevilles plantées là, obscures, refusant de donner une explication à leur présence.

Ce faisceau, artistiquement disposé, redondant et boursoufflé, occasionne, à ses intersections, d'étranges nodosités ressemblant de près à des crottes de mouche. A certains endroits, c'est un véritable amas de telles crottes, comme si les mouches aimaient à se pendre au bord de ces crevasses. On imagine alors les réunions secrètes de ces mouches, décidant de pondre leur pâtée noirâtre les unes à côté des autres, leurs pattes s'enchevêtrant, occasionnant d'interminables querelles de mouches, réglées par on ne sait quelle loi coutumière propre à ces insectes.

Un coup étrange de pinceau strie le mur à l'horizontale, un trait hésitant, bavant même largement sur la droite. Deux grandes taches de moisissure verte, peut-être à l'emplacement d'un ancien carrelage, complètent le tableau.

Il faudrait le repeindre, ce mur. Pourquoi pas émeraude ?

La première nuit dans la maison. La fenêtre de la chambre est grande ouverte. Je n'entends pas de bruits, aucune voiture ne passe devant la maison et le silence m'enchante. Je crois rêver. Il y a si longtemps que je n'avais pas écouté la nuit. Il n'y a que le chant des grillons, un chien qui aboie au loin, que c'est calme. J'ai du mal à m'endormir, le silence me surprend et me réconforte. J'avais oublié que la nuit était belle, et je m'endors doucement

L'heure du lever, c'est le temps le plus précieux, celui que je maîtrise, un peu, encore 2mn ou 10 ou 2h00, ou c'est trop tard, c'est presque arrêter le temps ; après tout défile, impossible de se poser, hélas.

L'heure du départ pour cette tournée, aucun intérêt, du temps pour pas grand chose puisque tout est affaire de concentration.

L'heure du retour, avec un café en préparation, le mien et non ceux que j'ai testés pour les autres

L'heure d'une sieste, le temps que j'emprisonne sous ma couette, mais le portable me surveille, m'ordonne, me suggère.

L'heure d'une répétition, c'est le lieu du stress, du travail, des souffrances puis de la délivrance.

L'heure des animaux à regarder, nourrir, couvrir, naître, hurler, mourir.

L'heure de la gym du temps pour tenir bon, survivre.

L'heure de ma femme, du temps à construire toujours, puis vivre bientôt vers l'entropie.

L'heure de la torréfaction, j'aime pas beaucoup cette bouteille de gaz qui finira bien par m'exploser la tête un jour.

L'heure du soir comme le matin précieux, je le déguste et le laisse filer lentement...

L'heure où la couette trop lourde, trop chaude pour être rejetée.

L'heure de la fraîcheur qui rentre par la fenêtre, baigne le visage, pénètre les narines et remplit les poumons. Le vrai réveil.

L'heure de traverser la nationale avant qu'elle ne se remplisse de camion.

L'heure du café à l'ombre de la haie en bout de champ avant de repartir pour un tour.

L'heure de la sieste, adossé à ce chêne dans la fraîcheur de l'herbe, le ventre plein.

L'heure de la débauche, le dernier rang

L'heure où ton train arrive, je suis encore au champ et déjà avec toi.

L'heure où dehors, juste sortis de table, la fraîcheur tombe, le ciel s'assombrit nous partons promener.

L'heure où sous la tonnelle, la capsule de bière saute dans un bruit convivial.

L'heure du passage de la vie à trépas que les vieux attendent dans leur lit, usés par la maladie et pleurent de la gêne causée à leurs proches.

L'heure du temps qui s'écoule inexorablement, que l'on voudrait ralentir, voire arrêter pour admirer des choses que l'on voudrait éternelles.

L'heure rose, aube fraîche et écarlate, partout entre les interstices.

L'heure hérisson, au retour de la plage, du sable plein la culotte, la douche torture bien le coup de soleil.

L'heure de la chasse féline mais pas l'heure de sortir de mon lit
L'heure de la traite des vaches, mon café coule dans la cuisine
L'heure de la marche campagnarde, toujours fraîche et
odorante, ma préférée
L'heure du casse tête alimentaire, frigo / fourneaux, placard /
fourneaux, congel / fourneaux, plateaux / fourneaux,
fourneaux, fourneaux, FOURNEAUX
L'heure digestive, écran plat et douce couette
L'heure de la tonte, puis l'heure de la tonte, puis l'heure de la
tonte, puis l'heure de la tonte, zut j'avais être en retard pour
l'atelier d'écriture
L'heure de la douche, décrassage, hydro-massage, renaissance
L'heure de l'apéro, enveloppée de coussins blancs, de bulles et
de rires
L'heure du dîner, expédiée, fin de journée, crevée, vautrée
L'heure de glisser, corps dénudés, enfin je vis.

Mes enfants me demandent pourquoi je les fais grandir ici. A mes enfants je voulais donner le grand bleu, la plage endormie, les jeux sur le sable doux au crépuscule. Je ne sais pas leur donner le bitume, le pavé, le gris des façades, l'eau ruisselante, loin de la terre.

Avec ce que j'avais je leur ai donné ce que je sais et qui est bon pour eux. Le vent dans les cheveux, les courses folles dans les herbes, les insectes ciselés, les couleuvres endormies, les jeux, dans le jardin calme au crépuscule. Je les fais grandir accoudée à la forêt, ils poussent comme du liseron, mes beaux petits.

Ils me demandent parfois pourquoi je ne plante pas d'arbre, moi la déracinée. Derrière la haie, un jour, tout ce que j'ai voulu leur donner aura disparu. Il y aura du bitume et de l'asphalte et je ne saurai plus. Alors je ne plante pas d'arbre, pour ne plus rien y faire grandir, à quoi bon ?

J'essaie de ne pas m'accouder à la peur, j'essaie de croire qu'il y aura toujours des jardins et des plages pour mes enfants. Ce sont les autres qui le leur donneront, quand je n'aurai plus pour eux que le bruit et l'ennui.

Ce n'est pas chez moi mais j'ai les clefs. Sans effraction, j'entre pourtant illégalement.

Les parfums d'antan emplissent mes poumons, l'âme de la maison pénètre mon corps.

Mes yeux s'accoutument à la pénombre, je me laisse glisser le long du mur et m'assoies face à la cheminée aux dimensions sangliesques.

Sous le carrelage, la terre battue. Les descriptifs notariaux retraçant le siècle d'histoire de la bâtisse me reviennent en mémoire.

Je suis venue chercher des mesures et je me vois offrir le plus inattendu des cadeaux : la fraîcheur.

Nous sommes en août 2002, année de canicule mémorable.

Je suis venue pour quelques minutes et reste là tout l'après midi.

Ce n'est pas chez moi mais je m'y sens déjà bien.

Alors un paysan s'avança et demanda au sage : « Et pour vous, qu'est-ce que la Terre ? »

Le sage remercia de la tête et dit : « C'est le ventre où nous baignons, chose parmi les choses et vivant parmi les vivants.

C'est là que tout commence et que tout prend fin.

Du lait maternel à la poussière des corps, des premiers bourgeons aux cadavres putréfiés.

Mais cette Terre qui s'offre à toi, tu dois la chérir, la respecter et la cultiver.

Écarte-toi de ceux qui la profane et l'enflamme ;

Écarte-toi de ceux qui l'asservisse et l'avilisse.

Prends-lui autant qu'elle le peut,

Et donne-lui autant qu'elle te donne.

Trouve la mesure en toi-même car jamais le possible n'implique le souhaitable.

Et le promeneur dit : « Parlez-moi des chemins »

« Il y a ceux qui dansent et ceux qui tuent ; certains sont des caresses, d'autres des gifles.

Il y a ceux qui apaisent et ceux qui étouffent ; certains sont des baisers, d'autres des viols.

Beaucoup se dispersent au coin d'une haie, au pied d'une maison ou au détour d'un bosquet.

D'autres arrivent à bon port, froids, implacables, rentables...

Qui emprunte encore des chemins qui ne mènent nulle part ?

Avons-nous encore le loisir de nous perdre ?

Alors la femme s'avança et demanda : « Parle-nous de la liberté. »

La liberté existe encore à l'état sauvage. Demandez au lézard de traverser dans les clous, vous verrez. La liberté c'est dévorer un ciel d'étoile, les bras en croix, au coin d'un feu. La liberté, c'est le silence feutré de la nuit qu'on trouble exprès, parce qu'on en a envie.

Certains pensent encore que la liberté c'est aller plus loin et plus vite.

Ceux là ont oublié que ce sont les routes qui nous mènent où elles

veulent. Prenez la liberté de franchir les clôtures, posez vos chaussures

et plongez les pieds dans la rivière. La liberté, c'est cette vase chaude et douce entre les orteils, dont vous jouissez comme un enfant.

Elle se paye du risque, de la solitude, de l'isolement. C'est une façon de grandir qui nécessite de l'espace.

Alors le promeneur dit : « Parlez-moi des chemins »

Lorsque je marche, tous mes sens sont en éveil. J'écoute le chant des oiseaux et tente de les identifier. Je me réjouis lorsque j'aperçois un rouge gorge, une mésange, une tourterelle, une buse qui plane dans le ciel et beaucoup d'autres dont j'ignore le nom, mais que leur chant ne me laisse pas insensible. Je vois la beauté des arbres, les chênes centenaires, les pins qui s'élancent vers le ciel, les acacias que les abeilles accaparent, le saule pleureur dont les ramures semblent vouloir retourner en terre. Tous les arbres sont beaux, autant dans la forêt que dans les haies le long des champs.

Les multitudes odeurs, qui changent à chaque chemin ; l'humus, les aiguilles de pins, les fougères, dans la forêt. Dans les champs c'est l'odeur des blés, des foins, du colza, de la terre fraîchement retournée, l'herbe mouillée par la pluie.

Que de bonheur à voir, sentir, entendre dans cette belle campagne, que ce soit sous un soleil de plomb, sous une pluie fine ou avec les couleurs chatoyantes de l'automne.

Jamais je ne suis fatigué de marcher.

Alors le paysan dit : « Parle-moi des cultures »

Depuis la nuit des temps, depuis que l'homme existe, il a semé, planté des graines, récolté et permis aux siens de se nourrir pour survivre.

Mes champs, je continue à les entretenir, à suivre les saisons, écouter chanter les blés que le vent fait ressembler à des vagues. Les odeurs de l'herbe fraîche coupée le matin puis l'odeur du foin séché par le soleil.

Les nuées d'oiseaux qui suivent le tracteur lors des labours et qui se régalent de vers et d'insectes. Les nuances de couleurs des cultures de colza, de blé, de maïs, de betteraves, de tournesols, que seuls les peintres savent restituer. Mon souhait est que mes enfants, puis leurs enfants perpétuent ce que l'homme sait faire de mieux.

Les engins arrivent, j'entends leurs cliquetis. D'autres hommes vont construire une autoroute et détruire l'œuvre de ma vie.

Il lui demanda : qu'est-ce que le voyage ?

« - Le voyage est une femme qui se refuse à vous. Elle vous attire par ses traits réguliers, vous donne la vanité des soupirants et vous laisse croire une victoire possible. Le voyage est séduisant et trompeur, ses perspectives sont comme des pupilles ouvertes sur un ciel sans nuage.

Le voyageur songe amoureusement à ses déplacements, imagine tous les stratagèmes et tous les contournements. Il appelle de sa voix intérieure une conquête étincelante, brisant tous les obstacles.

Alors le voyageur rêve, tandis qu'il foule sans la voir l'orchidée, symbole de sa défaite. Il pense à voix haute, brisant le silence qui aurait charmé sa promise. Il gesticule impunément, quand le voyage demande son économie et sa mesure.

Il comprend soudain qu'il n'a jamais voyagé, et qu'il ne voyagera pas. Dans son sillage, il aura dissipé le parfum des prairies au matin, dispersé les graines du pissenlit, oublié le doux chant de la chouette et de l'engoulevent, offensé le chêne équanime et vaillant. Sa fuite, reflet de son orgueil, ne trouvera pas grâce aux yeux du sage.

Aux témoins de ce voyageur imprudent ne resteront que les reliefs sans saveur de ses pas dans leur âme, cicatrices en offrande inutile à un dieu inconstant. »

Quand le sage eut terminé, une petite voix s'éleva dans l'assemblée. Parle-nous des enfants, dit-elle.

« - L'enfant est un joyau que nous ne possédons pas. Dans les rayons de son regard scintillant, nous rêvons à un présent infini. Partageant notre bonheur, nous redoutons ce qui le transforme.

Et l'enfant, sans le vouloir, le redoutant d'autant, grandit et peu à peu écarte les barrières de l'affection. Son héritage lui revient alors, celui que nos parents nous ont légué : ce fardeau si lourd, la longue litanie des pourquoi, qui éclaire toute notre responsabilité.

C'est cela, la charge des pères, c'est cela être un enfant : apprendre à donner, apprendre à refuser en partie l'héritage. Un droit d'inventaire, en quelque sorte ! » dit le sage, souriant soudain d'un air entendu.

Construire, construire, jamais l'homme ne s'arrêtera, ne voudra se reposer et vivre de ce qu'il possède. Plus vite, encore plus vite, des voies rapides, des voitures rapides, la restauration rapide. Pourtant on aime voir des chevaux, des carrioles, des routes en pavés, on repense aux longues veillées au coin du feu. Visions du monde, de l'image encore de l'image, la violence que l'on montre à l'heure du repas familial, la haine, la haine que les religions devraient faire disparaître, mais qui au contraire l'attisent. La guerre, les guerres qui enrichiront des minorités, mais qui traineront dans la misère des millions de gens. La famine, la famine et ces enfants qui meurent pendant que d'autres jettent de la nourriture.

Ecoutez écoutez
Que ce mot à la bouche
Une oreille dans la bouche et la glotte lointaine
Une oreille bouchée à nos cris
Pourquoi écouter
Toujours la même rengaine
Depuis le temps des grottes
Des grognements des mouvements de grogne des groins
Qui parlent nous sommes si loin – vous planez
Pour le gain et ses appâts
Pas le temps d'entendre vous
Même si vous proclamez le contraire
Vous communiquez vous communiquez vous comme d'autres
Pourquoi un tel gaspillage
De mots et d'énergie
Une telle gabegie de mots et de mouvements
De mentons pourquoi
Alors que grelottent les pauvres qui ne se nourrissent pas
De vos mentons mouvants et rasés
Pourquoi briser le paysan qui trait
Pourquoi couper les liens
Comment dites-vous liaison structurante
Liaison dangereuse
Liaison ah vous avez une liaison
Laissez-moi rire c'est drôle
Vous ne savez pas ce que c'est
Un lien pour vous une prison
Structurante quel joli mot
Du vomi de mot
Un crachat à nos faces
Pitié ne nous structurez pas
Nous éructons vos discours
Nos liens valent plus que vos liaisons

Panique, peur, panique, angoisse
Acculés dans notre propre maison,
Suspendus aux lèvres d'un préfet abstrait,
Un mot, des idées confuses,
La panique nous empêche de comprendre,
La peur nous rend méchants, pas idiots,
Panique au fond du jardin quand on imagine,
Mais pourquoi que veulent-ils ces connards ?
Panique, angoisse, quand
Dans la bouche de l'élus local la litanie
Et tous ces 36 tonnes débarqués au port de St Nazaire,
Il va bien falloir qu'ils transitent quelque part !
Panique mais bientôt on n'aura plus de pétrole alors
Pourquoi ? Pourquoi ?
Mais eux ont réponse à tout et même espoir,
Ils projettent carrément un aéroport, alors une 4 voies !
Mais pourquoi ? Pourquoi ils sont si bouchés ?
A quoi leur servira leur liaison structurante
quand il n'y aura plus rien de beau
quand tout leur bitume aura dégueulé sur nos vies,
leur fric puant, leur seul argument.

De l'influence de la voiture dans notre mode de vie : Toujours plus loin, toujours plus vite, toujours plus solitaire et bruyant. Toujours plus d'option, d'électronique, toujours plus de gadget, de brillance. Et la question de l'essentiel laissée là sur le bord de la route.

Du plaisir de marcher pieds nus : Du frais, du chaud, de sec, du piquant et du tendre. Petite jouissance renouvelée des beaux jours. Solennelle quiétude. Enfin, les pieds libres ! Sentir la respiration de la terre, faire corps et laisser chaque orteil savourer cette onde tactile.

De l'amitié : à l'horizon se découpe une terre floue, qui peu à peu se dégage de la brume du commun – déjà certains sommets sont familiers, les côtes présentent falaises à baliser et grèves accueillantes – Qui explore ? Qui est découvert ?

De l'angoisse : étouffé, entouré sur ma gorge, sur ma poitrine, sur ma maison, sur mon jardin, et assourdissant mes oreilles.

De la vie : aujourd'hui en rentrant j'ai vu un insecte très gros courir sur la route. J'ai stoppé la voiture, j'ai voulu voir. C'était un grillon, énorme. Je l'ai saisi entre les mains, délicatement, et je l'ai posé au bord du talus. Au passage, j'ai reluqué ses yeux immenses, pendant qu'il faisait semblant de rien.

Du pétrole : bienfait destructeur, nouvelle pomme au jardin d'Eden, infiltré sous couvert de confort pour mieux envahir, dominer, inonder, étouffer, tuer.

Du progrès : force de vie impitoyable, qui écrase tout sans discernement, sans préservation de ce qui, façonné par tant d'année d'expériences, est bon.

De la société de consommation : la publicité qui nous abreuve à longueur de journées de slogans, de produits, l'envie d'acquiescer des gens qui ont juste les moyens de se nourrir. Consommer, acheter à crédit, chaparder, voler, trafiquer, voilà la déchéance promise. La mondialisation, la spéculation, les paradis fiscaux, les riches qui augmentent leurs richesses et les pauvres de plus en plus nombreux qui souffrent, qui meurent.

Liste de lieux inhabitables

- Le sous-marin L'Inflexible
- Le panneau d'indication sur l'autoroute « Bouchon sur l'autoroute d'Ancenis – soyez prudents »
- Le carton sur la bouche du métro
- Ma tombe
- L'Elysée
- Ma voiture
- Le Sud de la Picardie
- La Suisse
- Le fond de la mine de Kimberley
- Dans le creux de l'oreille d'un sourd
- Un HLM de cité
- Au milieu d'un désert humain
- En bordure d'une autoroute, d'une ligne haute tension, d'une centrale nucléaire
- Lotissement
- Grotte
- Caravane petite
- Maison humide, sombre, roulotte, garage
- Les abords de routes
- Zones commerciales
- A côté d'une église
- Près des décharges publiques
- Près des centrales nucléaires
- Près des usines
- Les centres-villes
- Les zones inondables
- Près des boîtes de nuit
- Près des lignes à haute tension
- Paris
- Châteauroux
- Banlieue
- Tour d'HLM
- Bourg de Blain
- Périphérique
- Bord d'autoroute
- usine, trottoir, ghetto, décharge, bord d'autoroute.

Habiter : 1. verbe transitif du premier groupe, du latin *habitus*, qui signifie traîner dans le même lieu l'essentiel de ses nuits et le matin au petit déjeuner, parfois le soir où l'on égoutte les pâtes (*pasta* en latin) dans un ustensile en plastique rouge, mais les Romains n'avaient pas encore inventé le plastique. Par extension, peut vouloir dire « porter de beaux habits » par les gens qui n'ont pas lu ce dictionnaire. 2. verbe transitif du même groupe, désigne l'action d'être éthérés sous un drap (voir fantômes) et leur lente procession immobile dans les limbes.

Habithat (avec un h après le t pour figurer après habiter dans l'ordre alphabétique) : nom masculin, désignant la façon d'habiter (voir habiter). On distingue l'habithat rural, l'habithat semi-rural (voir lotissement), l'habithat de banlieue et l'habithat urbain, qui n'aime pas les jeux de mots. L'habithat rural est déclinant, c'est pourquoi il est nécessaire de le retaper (voir réhabilitation), accessoirement d'aménager ses combles. Dans cette graphie, rime assez bien avec thermostat (voir électricité), rhéostat (voir un bon dictionnaire), apostat (qui a renié sa religion) et kesta'ta (voir les pages vertes). D'après certains auteurs, on ne choisit pas son habithat, c'est lui qui nous choisit. Comme quoi, il est courant que les gens écrivent n'importe quoi.

Pour habiter un lieu, prendre le temps de tout explorer, escalader, se blottir dans les coins, et attendre. La lumière passe. Observer la lumière. Le matin, au milieu de l'après midi, quand tout est silencieux. Ecouter le silence. Ses variations de densité, dans la nuit noire, fenêtre fermée, et puis juste après le repas, après la vaisselle. Faire le tour du cadran, vingt-quatre heures par petites touches, avec ses yeux, ses oreilles et ses doigts. De là surgissent des évidences, des refuges, des pièges. Déminer les pièges, embellir les refuges, puis, à nouveau, recommencer.

Il serait une fois une maison de pierres molles et mates, qui aurait une grande pièce pour inviter mes amis, un balcon sur la mer au matin lorsqu'elle est d'un bleu si intense, une chambre de bonne sous les toits de Paris pour s'amuser un peu, un jardin où l'herbe ne pousserait pas trop vite, où elle prendrait un peu le temps d'exister, cette herbe, avec une coupole pour observer les oiseaux de nuit et les étoiles de jour, un ascenseur qu'on pourrait arrêter entre deux étages pour une pause, où les fenêtres ouvertes rendraient mes belles montagnes au toucher, où les livres méthodiquement éparés fourniraient l'exacte reproduction de mon cerveau, où je pourrais contempler mon petit jardin de ville un peu serré derrière le mur, où les enfants pousseraient les parois au gré de leur fantaisie. Cette maison, bien sûr, n'existe pas, mais c'est un peu de ma vie.